

«CE SONT LES BOCHES, BIEN SÛR»

PAR F.B. HOTZ

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Un enseignant non salarié de l'université de Leyde, un érudit qui vit en dehors du siècle, travaille à la traduction d'un traité religieux médiéval; en août 1914, il entreprend sans grand enthousiasme un voyage à Verviers, près de Liège, afin de mieux connaître les paysages au sein desquels le manuscrit a dû voir le jour. Dans le train qui l'emmène de Liège à la frontière allemande, il se retrouve en pleine guerre sans s'en rendre compte immédiatement: des touristes allemands regagnent précipitamment la mère patrie, des troupes allemandes sont sur la frontière. Notre héros n'atteindra jamais sa destination. Durant sa fuite vers Louvain, il rencontre une femme qui ressemble à Mechtild von Hackeborn, une mystique allemande du Moyen Âge élevée à la sainteté, qui pourrait être l'auteur du traité.

Le train resta encore longtemps à l'arrêt et retourna à Verviers à une allure d'escargot. Là, on reçut l'ordre de descendre. Lodewijk tremblait, loin de toute spiritualité. Le quai était plus vide que tout à l'heure, mais le buffet de la gare, lui, était bondé. Les regards se posèrent sur lui lorsqu'il entra. Il n'osait demander à personne ce qui se passait et le brouhaha des voix ne l'avancait pas à grand-chose. Il saisit quelques mots sur un train blindé et beaucoup de wagons de marchandises. «Tout» percer à jour, ce n'était pas si simple et, pour la première fois, Lodewijk se prit à regretter que l'espèce de brouille qui s'était installée entre lui et sa logeuse l'ait privé de sa lecture fugitive du *Quotidien de Leyde* de celle-ci.

Pourquoi, à Liège, la fanfare n'avait-elle pas joué au parc d'Avroy? Pourquoi son hôtel était-il si désert?

Ainsi Lodewijk était-il de retour à son hôtel vers l'heure du thé. Il attendit, irrésolu, jusqu'à cinq heures. Puis il descendit prendre un apéritif et manger un morceau; il passa la soirée dans sa chambre. Il lut avec une attention intermittente des passages de *The Mystical Element of Religion* de Von Hügel.

Le lendemain, Lodewijk avait un plan: il allait gravir en tram les hauteurs qui surplombaient la gare; le parc du Champ des oiseaux lui offrirait peut-être la vue d'un paysage assez semblable à celui de l'abbaye désormais inaccessible.

La route qui menait au parc était si pentue que les maisons y semblaient accrochées de guingois, comme dans un rêve. Il faisait très chaud. En haut, le bruit de la ville basse ne parvenait plus. Lodewijk n'entendait que la mouche qui tournait autour de son chapeau.

Côté est, la vue était décevante. Dans une brume vaporeuse, il ne voyait que les centaines de toits rouges de Cointe. Il attendit longtemps un tram et finit par redescendre à pied. Mort de fatigue, les pieds brûlants comme du charbon, il atteignit enfin son hôtel.

Ce soir-là, à moitié reposé, il traînait d'un pas trébuchant sur la place du Théâtre. Contrairement à son habitude, il aurait bien eu envie d'assister à une représentation du *Tristan* de Wagner. N'était-ce pas aussi, après tout, une vision de la fin du Moyen Âge? Mais, sur les portes du Théâtre royal, des bandes de papier étaient placardées de biais, portant ce seul mot: *Fermé*.

Lodewijk, honteux cette fois de son ignorance, étudia un bulletin déchiré et déjà délavé par la pluie. Le dimanche deux, l'armée allemande avait été partiellement mobilisée. Ce «partiellement» le rassura. En outre, cela concernait la Russie. Et tant que des Allemands comme Von Hügel enseignaient en Angleterre et publiaient des études sur certaines formes de spiritualité du gothique tardif, l'atmosphère anxieuse qui régnait ici s'avérerait sans doute infondée. Il ne lui restait plus qu'à se coucher de bonne heure.

Vers la fin de la nuit, Lodewijk fut tiré du sommeil par un grondement lointain. Il entendit des pas dans l'hôtel. Par les interstices de la porte, la lumière électrique du couloir pénétrait dans sa chambre. La voix perçante d'une femme retentit, sur un ton interrogateur. Des hommes, en bas, marmonnèrent une réponse.

Le bruit, qui venait du nord-est, semblait avoir déjà cessé. Lodewijk bâilla. Il avait peur, certes, mais surtout de se ridiculiser.

Il se tourna sur le côté. Mais le roulement recommença. Dans la rue, il entendait des pas précipités.

Suivit une déflagration tonitruante qui secoua les portes dans leur chambranle. Lodewijk se dressa dans son lit. «Les idiots!» chuchota-t-il. Il se sentit blêmir. Mais, en bas, des exclamations de joie fusèrent. Une voix d'homme s'écria que ce devait être Fléron¹. Sans comprendre la remarque, Lodewijk consulta sa montre. Il était près de quatre heures et demie. Suivirent encore deux autres coups de tonnerre à faire trembler les murs.

Lodewijk s'habilla à la hâte. Il descendit en chancelant sur l'épais tapis de l'escalier, rattrapé au passage par une femme. Les yeux agrandis par l'angoisse, elle le pria de se presser. «*Ce sont les Boches, bien sûr*»,² s'écria-t-elle. Il acquiesça poliment. On les fit entrer dans la cave à vins. Il y régnait une odeur délicieuse et rassurante.

Lodewijk n'y resta pas longtemps. Il voulait partir, rentrer chez lui. Il s'esquiva, monta dans sa chambre et fit sa valise. On lui dit qu'il ne pouvait pas sortir pour l'instant et il attendit encore une heure à la cave.

Là, les gens commençaient à s'ennuyer. Le grondement avait cessé et en ville même, apparemment, il ne se passait rien. Dehors, peu à peu, la circulation reprenait. La clochette d'un tram tinta. Lodewijk régla sa note d'hôtel pour la semaine en totalité et sortit.

Il dut se rendre à pied à la gare. Impossible de trouver un fiacre ou un taxi. D'autres, plus dégourdis que lui, les accaparaient. La Garde civique réquisitionnait les voitures particulières. Les trams regorgeaient de monde et brûlaient l'arrêt où attendait Lodewijk.

La matinée avait à peine commencé et déjà le soleil tapait. Une vague brume flottait au-dessus de la Meuse et, sur les ponts, quelques carabiniers belges allaient et venaient en traînant le pas, coiffés de leurs curieux chapeaux hauts de forme.

À la gare régnait une discipline angoissée. S'étendant au-delà de l'auvent, de longues files d'attente silencieuses s'alignaient devant les guichets. On n'y décelait aucune progression. Seuls les bagages offraient un tableau chaotique.

Lodewijk s'inséra dans la file. On aurait dit qu'il était le dernier et allait le rester.

Au bout d'une demi-heure il commença à avoir faim. Il vit des gens se pencher gauchement pour ouvrir leurs valises et y prendre des victuailles. Des vêtements tombèrent sur les pavés.

Avec un élan incongru de joie nationaliste, Lodewijk reconnut un peu plus loin devant lui la femme néerlandaise qu'à part lui il avait appelée Mechtilde. À demi-cachée entre des hommes plus grands qu'elle, elle portait un manteau sur le bras et avait une petite valise à ses pieds. Lodewijk aurait voulu la rejoindre. Ne fût-ce que pour lui demander sur quel quai il devait se rendre tout à l'heure.

Un mouvement se fit dans la queue et la femme, qui s'était assise un moment sur sa valise, perdit quelques places. Lodewijk s'approcha d'elle. «Madame!» appela-t-il, mais elle ne se retourna pas. «Pardon, mademoiselle, reprit-il en rougissant, vous allez aussi à Maastricht?» Quelques Flamands partirent d'un rire sardonique tandis que la femme, gênée, regardait fixement devant elle. Lodewijk eut honte. La sueur perlait à la racine de ses cheveux. Car il comprenait soudain de lui-même que la voie ferrée qui menait vers le nord devait être coupée. À côté de lui un Hollandais lui dit, amusé: «Estimez-vous heureux si vous arrivez à rentrer par Anvers, monsieur.» Lodewijk acquiesça démonstrativement. De l'humilité d'être un simple d'esprit pour la plus grande gloire de Dieu: le traité en parlait, mais dans la vie courante ce n'était pas si facile.

Les rayons du soleil commençaient à devenir vraiment brûlants, mais, au bout d'une longue attente et d'un lent piétinement, Lodewijk se trouva au moins dans l'ombre de l'auvent. Il se sentait affaibli et malade. Dans les files d'attente, des enfants pleuraient discrètement.

Le roulement et le grondement reprirent et, après une pause pleine d'un silence singulier, un objet terrifiant fendit l'air en sifflant au-dessus de la ville. Un petit nuage se forma sur la colline de la Citadelle.

Peu après, un obus semblable tomba en ville, sur le quai des Pêcheurs à ce qu'on disait. On entendit un roulement, une sorte de glissade, comme si quelqu'un vidait un gigantesque seau à charbon et une bousculade se fit dans les rangs. D'abord deux, puis cinq, et pour finir une bonne vingtaine de personnes se précipitèrent dans la gare. Des enfants se mirent à hurler. On courba sottement l'échine sous le sifflement d'un nouvel obus, on cria et jura, mais la queue resta intacte.

Le bombardement cessa brusquement. Un nuage de poussière brune continuait à stagner au-dessus de la ville, salissant la lumière du soleil. Un train siffla et s'ébranla en direction de Louvain, suivi des yeux par ceux qui attendaient encore. De nouveaux arrivants colportaient une rumeur: des parlementaires allemands, les yeux bandés, exigeaient la reddition de la ville. Sinon, celle-ci serait bombardée par des aéronefs et anéantie.

Il était impossible de dire d'où était parti le mouvement, mais, par dizaines, les gens se saisirent de leurs enfants et de leurs bagages, rompirent les rangs et se précipitèrent à l'aveugle à l'intérieur de la gare. On jurait et jouait des poings; les employés des guichets, qui au début faisaient face en écartant les bras, se retrouvèrent plaqués contre les vitres de leurs cabines. On

entendit du verre se briser. Une femme se mit à hurler. Une autre cria «*Arrête!*». Un homme se pencha en vociférant; il essaya de lutter contre la charge de la foule. Par terre, entre les moulinets des jambes, une silhouette était étendue, se protégeant la tête de deux bras blancs.

Lodewijk se cramponnait à sa valise et fixait Mechtild de ses yeux exorbités. «*Ne trébuche pas*», murmura-t-il au milieu d'un tumulte assourdissant. Mais il avait la certitude que cela allait arriver. Il pria pour détourner le malheur. Le traité lui faisait honte: un dieu aurait dû voler ici sous l'auvent pour sauver ce qui pouvait l'être.

À ce moment, Mechtild se tordit le pied et tomba en avant. Dans sa chute, elle fut heurtée au menton par un talon qui fuyait au grand trot, si bien que Lodewijk crut entendre le claquement de ses mâchoires qui se refermaient. «*O Christ!*» s'écria-t-il. En moulinant des bras, elle se retrouva à quatre pattes et se laissa choir sur le côté. Lodewijk posa sa valise derrière elle, comme un petit parapet. Un type corpulent buta sur le bagage, s'abattit lourdement sur elle et se releva avec peine. Elle resta étendue.

Encore heureux qu'ils aient fait partie de l'arrière-garde. Tout le monde était maintenant à l'intérieur de la gare, sauf eux deux et la silhouette aux bras blancs, un peu plus loin, qui perdait un sang noir et ne bougeait plus.

Lodewijk, sa mallette à la main, se mit à courir sur la place déserte de la gare. «*Help!*» cria-t-il, et «*Au secours!*», mais il n'y avait personne pour l'entendre. Une fumée crasseuse obturait le ciel et cette fois, il ne se figura plus de trouée où était Dieu, comme dans le train de Verviers. Il vit que dans la bousculade une des fermetures de sa valise avait sauté, mais l'autre tenait et le contenu restait à l'intérieur.

Mechtild remua et l'appela. Elle essaya de se relever. Elle haletait, les yeux exorbités. Lodewijk, tremblant de peur, la soutenait. Un désir stupide lui vint, très mal à propos.

Il parvint à remettre Mechtild sur ses pieds. Lui-même chancelant, la traînant avec lui, il lui fit monter pas à pas l'escalier qui menait au quai. Elle saignait de la bouche ou du menton, elle gémissait et transpirait. À vrai dire, il ne voulait qu'une chose: partir d'ici. Il n'avait plus la force de la soutenir et, tombant de côté, ils s'affaissèrent tous deux sur le quai. Des centaines de candidats au départ se pressaient un peu plus loin près d'un nouveau train pour Anvers, sans voir la scène. Lodewijk se releva et secoua la poussière de son manteau. Il devait tout de même bien y avoir un chef de gare ou un médecin! Il n'y avait personne. Il restait planté, indécis, à côté de Mechtild qui se tenait à genoux, la tête basse.

En bas, il entendit la cloche d'une ambulance et les sabots d'un cheval. Il hésita et finit par descendre l'escalier en boitillant. Mais l'ambulance se remettait déjà en marche. L'autre blessé avait disparu.

Revenu en haut des marches, il courut en haletant droit vers les dos de ceux qui attendaient devant le train. Il tira un homme par les épaules et lui montra Mechtild. L'homme tourna la tête un instant et dit: «*Merde alors!*»

Avec la secousse d'une nouvelle déflagration en ville, suivie du crépitement des briques ou des tuiles qui tombaient, une nouvelle vague humaine monta à l'assaut de l'escalier. Mechtild était étendue sur le côté à la même place, cédant à sa déresse, toute honte bue. Lodewijk cria «*Stop*» en écartant les bras comme les guichetiers l'avaient fait tout à l'heure. Il faillit être culbuté en arrière mais se retint à la manche d'un corsage, qui finit par se déchirer. De nouveau quelqu'un s'abattit sur Mechtild, et Lodewijk s'agenouilla près d'elle. Elle était morte, croyait-il. Mais elle remua un membre, un seul, telle une mouche écrasée. Lodewijk fut envahi d'un remords larmoyant: il n'était bon à rien, ne pouvait rien empêcher. Derrière son dos, une mêlée haletante se déclencha pour grimper dans le train, dont on débloquait maintenant les portières.

Enfin Mechtild fut ramassée par deux vieux infirmiers militaires. On la hissa dans un wagon de marchandises du train en partance. Lodewijk suivit, comme s'il était son époux. La chaleur lui semblait transformer ses pieds en bouillie argileuse et il put à peine se hisser dans le wagon haut sur roues. Sa valise à la main, il sauta et tomba en avant dans de la paille humide, espérant ne pas heurter encore une fois la blessée. La grande porte coulissante se referma derrière lui et il resta sans bouger dans l'obscurité totale. Dehors, la bataille pour la conquête des wagons continuait à faire rage; un enfant, affolé, poussa un cri strident. Un coup de revolver retentit, tout proche. Puis la locomotive fit entendre un sifflement, fort et libérateur: les tampons des wagons s'entrechoquèrent et le convoi s'ébranla. Mechtild geignit. Lodewijk la chercha à tâtons, sans la trouver. «Je suis là», dit-il. Il tendit l'oreille, bouche ouverte, mais n'entendit pas de réponse. Dans l'obscurité, il crut sentir l'odeur du sang.

Ce fut un voyage interminable. Sans cesse, la locomotive lançait un cri, puis s'arrêtait. Par trois fois, Lodewijk tâta avec une crainte extrême et une demi-répulsion le corps immobile de Mechtild. Au début, il n'arrivait pas à reconnaître son anatomie: il sursauta en rencontrant un tibia dur et chaud sous le fin tissu de la jupe. Il se déplaça centimètre par centimètre, tirant sa valise derrière lui. Enfin il trouva une main et la prit dans la sienne; il n'arrivait pas à cesser de trembler.

Il se laissa gagner par la panique. Que faire si elle meurt, pensa-t-il; si elle tousse et s'étouffe. Si elle se met à crier ou si elle vomit. Il imagina toutes les catastrophes et, ayant trouvé un morceau de bois parmi la paille, il s'en servit pour cogner la paroi antérieure du wagon, comme un appel à l'aide, mais personne ne l'entendit.

Mathilde ne recommença à gémir qu'au moment où ils allaient atteindre Louvain. Elle bougea. «Qu'est-ce que c'est?» émit-elle d'une voix caverneuse de vieille femme. «Je suis là, nous sommes en sécurité dans le train», dit Lodewijk. «Oui», fit Mechtild, avant d'ajouter: «Ne me laisse pas seule.»

Ces mots effrayèrent Lodewijk. Mais il le lui promit. «Je reste avec toi jusqu'à ce qu'on soit en Hollande.» Il était bien obligé, de même qu'il avait dû entreprendre ce voyage dont il n'avait aucune envie. En guise de réponse, Mechtild effleura du pouce le dos de sa main et il en fut ému.

À Louvain, Mechtild, qui s'appelle en réalité Henriette, est transférée dans un hôpital. Lodewijk se trouve placé devant un dilemme: doit-il tenir sa promesse ou prendre le premier train pour aller se réfugier chez lui? En attendant, il se laisse gagner par la peur que les Louvanistes ne découvrent dans sa valise l'ouvrage du savant allemand Von Hügel. Pour éviter tout problème, il veut faire disparaître la valise avec le manuscrit. Il rend visite à Henriette et glisse subrepticement la mallette sous son lit. Puis il prend le train pour les Pays-Bas. À son directeur de thèse, le professeur Boré, il dira que des officiers allemands ont confisqué ses documents.

En janvier 1915, Lodewijk reçoit une lettre des parents d'Henriette, qui est décédée à l'hôpital. Ils lui renvoient aussi sa valise. Mais lorsqu'il apprend que Boré projette d'écrire une lettre de protestation aux autorités allemandes pour dénoncer le vol éhonté de biens culturels néerlandais, il n'éprouve plus seulement du remords, mais aussi de la panique. Le soir même, il fait disparaître le manuscrit dans son poêle.

Extrait de *De thuiskomst* (Retour sur terre), in *Duistere jaren en andere verhalen* (Années sombres et autres histoires), De Arbeiderspers, Amsterdam, 1983, pp. 18-26.

Notes :

- 1 Un des forts constituant la ligne de défense qui entourait Liège. L'auteur a écrit par erreur : Fleuron (N.d.T.).
- 2 Les mots en italique sont en français dans le texte (N.d.T.).